

CRABIE Victor
33 ans
Cultivateur
Soldat au 143° RI
MPLF 2 Novembre 1914
à Wytschaete (Belgique)
Tué à l'ennemi



Le soldat : Incorporé au 81° RI en 1902. Rappelé à l'activité par décret de mobilisation du 1^{er} août 1914. Incorporé au 143°RI. Tué à l'ennemi à Wytschaete en Belgique le 2 novembre 1914.

Sa famille : Né le 16 décembre 1881 à Luzech, fils de Jean Crabié et Eugénie Fournié, il était marié à Catus, avec Marguerite Dulac. Il avait les cheveux châtain, le front ordinaire, le nez gros et le visage ovale. Il mesurait 1m 65.


Le 2 novembre au 143° RI ...L'attaque d'une violence inouïe, (effectif d'au moins 2 régiments d'Infanterie), est surtout dirigée sur la droite du village où les Allemands parviennent à pénétrer après avoir anéanti, dans un violent combat à la baïonnette, la 3e section de la 11e compagnie qui barrait la route. Le Colonel commandant le régiment doit demander du renfort.

wikipedia 


CIMETIERE MILITAIRE DE SAINT-CHARLES DE POTYZE

Sépulture possible de Victor CRABIE
MPF le 2 novembre 1914 à Wytschaete

Saint-Charles de Potyze
Saint-Charles de Potyze (nl)



Saint-Charles de Potyze

Pays	 Belgique
Province	Flandre-Occidentale
Ville	Ypres
Religion(s)	Chrétien, Musulman, Juif
Superficie	29,9 hectares
Nombre de tombes	4209
Nombre de personnes	2900

\\ **Saint-Charles de Potyze** est un cimetière militaire français des victimes de la Première Guerre mondiale, situé dans la ville belge d'Ypres.
\\ Sur les 4.200 morts qui y sont enterrés, plus de 1300 sont non identifiés.
\\ Le cimetière s'étend sur une superficie d'environ 29900 mètres carrés et est situé à environ trois kilomètres au nord du centre-ville, le long de la route vers Zonnebeke (N332), juste après le hameau Potyze.
\\

L'entrée



Par Wernerc — Travail personnel, CC BY-SA 3.0,

L'entrée du cimetière est flanquée de deux piliers en pierre blanche.

À gauche après l'entrée se trouve une statue symbolisant un calvaire. À l'arrière il y a une fosse commune et un obélisque commémorant un certain nombre de régiments d'infanterie.

Les tombes sont marquées de croix droite, à l'exception d'un certain nombre de tombes musulmanes et juives.



Par PMRMaeyaert — Travail personnel, CC BY-SA 3.0,

HISTOIRE

Origine

Pendant la Première Guerre mondiale, le terrain qui sert de cimetière était proche de la ligne de front du saillant d'Ypres.

À proximité était une école qui a été gérée par l'Institut Saint-Joseph à Ypres.

Les Français ont utilisé ce "Poste de Secours de Saint-Charles de Potyze" comme station d'aide médicale. Les soldats décédés ont été enterrés dans un jardin adjacent à la station.

Pendant la guerre

Pendant la guerre, l'école et le cimetière furent détruits dans une large mesure. Initialement, les morts furent enterrés dans des fosses communes.

Puis placés dans des tombes individuelles, tel qu'il est inscrit dans une loi française de fin Décembre 1915.

À partir de 1919 le cimetière a été restauré et agrandi avec des tombes des champs de bataille environnantes.

À partir de 1920, les victimes françaises pouvaient être rapatriées.

De nombreux morts inconnus ont été enterrés dans des fosses communes à l'arrière du cimetière.

La plus grande fosse en Belgique est cependant l'ossuaire du Mont Kemmel à environ 20 kilomètres d'ici. De nombreuses tombes datant de 1914 et 1915 ont été détruits lors de la troisième bataille d'Ypres.

Lorsqu'aucune identification de ces victimes ne pouvait plus être faite, les restes étaient mis dans une fosse commune.

Extrait du 143^e R.I.T.

Source S.H.D.

AM. H. – 2008

Ancestramil [↗](#)

143^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

HISTORIQUE SOMMAIRE DU RÉGIMENT 1914-1918

1914 :

Ordre de mobilisation générale : le premier jour de la mobilisation est le 2 Août 1914.

Ce télégramme reçu le 1er août 1914 est immédiatement communiqué aux troupes, dans les garnisons de Carcassonne et Castelnaudary où il est attendu depuis le matin. On se préparait déjà à l'exécuter avec un patriotisme ardent. Il était à peine connu que les réservistes affluaient déjà.

Le Régiment a sept jours devant lui pour se préparer et le 7 août, à 20 heures, une manifestation grandiose, débordant de patriotisme et d'enthousiasme, montre que si le régiment est « prêt », il l'est surtout au point de vue moral.

Le 8 août, fractionné en trois éléments de transport le 143^e quitte ses garnisons avec Is sur Tille comme première destination.

Il comprend déjà qu'il se battra en Lorraine et il débarque à Hymont Mattaincourt (2^e et 3^e Bataillons) et à Mirecourt (1^{er} Bataillon et CHR) le 9 août. Du 10 au 18, par Bainville aux Miroirs, Menoncourt, Lamath, Veho et Amenoncourt, le régiment, sous les ordres du Colonel BERGUIN, marche sur Avricourt, où il franchit la frontière le 16 août.

Les plus grands espoirs sont permis : le régiment est déjà en Lorraine annexée et il n'a pas encore combattu. L'ennemi ne résistera pas à l'élan de notre offensive. Le 18 août cette offensive est proche, le 143^e se porte sur Rhodes pour, de là, marcher le 19 sur Bispinget Londrefingen.

Chemin faisant, il trouve sur la route, les premiers postes de secours où affluent les blessés du 142^e qui a été engagé la veille. Mais cette première vision de bataille n'amollit pas les courages, elle fait naître au contraire un ardent désir de vengeance.

Le 19 août dans l'après-midi, placé en position d'attente dans le Bois de Mulhewald, le 143^e reçoit le baptême du feu, mais la présence du Colonel BERGUIN et du Général DIOU, donnant sous les rafales d'obus l'exemple d'un sang-froid et d'un courage superbes, permet à tous de supporter sans faiblir cette première épreuve.

La nuit arrive ; chefs et soldats bivouaquent dans le bois dont les lisières sont gardées, dans l'attente du lendemain. Cette veillée d'armes est troublée par quelques engagements de patrouilles et par une tentative d'attaque allemande locale infructueuse. MULHEWALD

Le 20 août, à 4 heures, les Allemands attaquent en force les lisières de la forêt. Pendant que le 2e Bataillon s'efforce d'arrêter les assaillants, les 1er et 3e Bataillons, sur l'ordre du Colonel s'établissent et se fortifient sur une transversale située à 1500m au nord du village d'Angviller.

Bousculés par des forces supérieures, le 2e Bataillon se retire par échelons et s'établit à la lisière sud de la forêt.

A 6 heures, le régiment reçoit l'ordre de reprendre la lisière nord de la forêt puis de pousser jusqu'à Londrefing : - 3e Bataillon en 1re ligne à droite - 1er Bataillon en 1re ligne à gauche (en liaison avec le 53e) - 2e Bataillon en réserve. Le 3e Bataillon, malgré les pertes sensibles causées par les feux nourris qui l'accueillent, va de l'avant ; mais tourné à droite par l'ennemi, il est obligé de faire face à cette nouvelle attaque. Ses mitrailleuses sont enlevées, le Lieutenant chef de section est tué.

Le 1er Bataillon dont l'attaque est liée à celle du 3e mais qui en avait été séparé par le mouvement tournant subi par celui-ci, se lance à la baïonnette. Il repousse l'ennemi jusqu'à la lisière nord du bois. Là, il est reçu par des feux meurtriers qui l'obligent à s'évacuer des positions si crânement conquises.

Le repli se fait en ordre sur Angviller où s'opère le ralliement.

Sur l'ordre du Colonel BERTRAND qui vient de prendre le commandement, le 2e Bataillon se porte au nord d'Angviller avec une section de mitrailleuses, ce qui permet le repli sans nouvelles pertes du régiment. Le 3e Bataillon a été complètement encerclé dans la forêt.

Il en est de même de trois sections de la 6e Compagnie, renfort de ce bataillon.

Le 143e a perdu en outre la majeure partie de son personnel médical.

Au nombre des morts, se trouvent le Général DIOU, commandant les troupes de première ligne de la Division et le Colonel BERGUIN, commandant le 143e, tombés glorieusement tous deux en première ligne.

A 15 heures, le Général commandant la Division ordonne un repli général qui s'effectue en excellent ordre et, la nuit arrivant, le régiment bivouaque à Mézière et Moussey.

Ce dur combat faisait partie de l'action d'ensemble connue sous le nom de Bataille de Morhange.

RETRAITE

Le 21, le mouvement de retraite est continué jusqu'à Avricourt, puis se poursuit sur Morainvillers, atteint à 8 heures. Le régiment prend des dispositions de combat dans les environs de cette localité mais à 13 heures, il est avisé d'avoir à continuer le mouvement de retraite sur Frambois, par la forêt de Mondon ; puis sur Borville où il stationne, brisé de fatigue, le 23 et 24, organisant avec une hâte fébrile, le secteur dont la défense va lui être

confiée. Déjà à l'horizon, les villages brûlent, et les fumées des obus se rapprochent. Le Boche va-t-il poursuivre encore longtemps, ainsi sa marche victorieuse ?

Non, le 25 août la victoire nous reviendra. ROZELIERES – BOIS DE BARETH

Le 25 août, à 12 heures le 143e quitte ses retranchements de Villacourt et Dorville, pour appuyer l'attaque du 15e d'Infanterie sur le village de Rozelieures en passant par le bois de Lalau.

La marche d'approche s'exécute par la cote 345 battue par l'artillerie ennemie et le régiment prend ses dispositions de départ à la lisière du Bois de Lalau, face à la lisière ouest de Rozelieures.

Grâce à l'appui très efficace du 8e et 3e d'artillerie, le 143e parvient à déboucher. Le 1er bataillon est en ligne (remplacé par la 1re compagnie), les 5e, 7e et 8e sont à sa droite. L'attaque progresse méthodiquement sur tout le front des 15e et 143e.

L'ennemi, puissamment retranché tire sans arrêt. Les gros obus et ses mitrailleuses nous causent des pertes cruelles, mais nos artilleurs obligent les tireurs allemands à se terrer. Les réserves ennemies sont décimées.

Mettant à profit le désarroi qui en résulte dans les rangs allemands, toute la 64e Brigade s'élance aux accents de la «Marseillaise » et du «Chant du Départ ». Un ruisseau, l'Euron Bas, barre la route, il est franchi ; quelques hommes perdent pied, mais qu'importe ; cet obstacle ne peut briser notre élan, et, lorsque nos vaillants abordent le village, il est vide d'ennemis ; le 143e occupe les hauteurs voisines et bivouaque dans le Bois des Fillières, au sud de Morinviliers.

La journée est finie et la victoire gagnée.

Tous ceux qui ont vécu ce combat se souviennent avec une joie farouche, des longues files d'Allemands couchés dans les fossés de la route ou étendus face contre terre, aussi nombreux que les gerbes d'avoine qui leur servaient d'abri. Mais cet effort ne pouvait suffire.

Du 28 au 30 août le régiment avec toute la 32e Division poursuit sa marche victorieuse, occupe le Bois de Jontois et le village de Franconville, franchit la Mortagne au gué de Fiscol, et s'installe dans le Bois de Bareth, d'où il aperçoit le village de Fraimbois.

Il a reçu entre temps un premier renfort de 1000 hommes, qui permet de reconstituer ses unités durement éprouvées.

Du 29 août au 8 septembre, le Bois de Bareth est le théâtre de luttes quotidiennes, mais l'ardeur des Allemands s'émousse devant la résistance tenace des nôtres et le Bois de Bareth est conservé par nos troupes. D'ailleurs, l'effort de la lutte s'est porté plus loin.

Ne pouvant passer par la trouée de Charmes, le boche allait essayer de prendre Nancy.

Aussi le 9 septembre, le 143e formant avec le 53e une brigade de marche sous les ordres du Général SIBILLE, est-il appelé à prendre sa part de la bataille du « Grand Couronné ».

Il cantonne : le 9 septembre au soir à Rosière-aux-Salines ; le 10 et 11 à Pulnoy et Saulxures les Nancy. Le 11, il pénètre dans la forêt de Champenoux.

Le 12 il occupe le village de Champenoux et les hauteurs avoisinantes.

Après quelques jours de repos aux environs de Nancy, le 16e Corps se dirige sur Toul pour arrêter la progression des troupes allemandes en Woëvre.

Après une série de marches pénibles, le régiment se trouve le 23 septembre dans la région d'Ansauville où il est violemment pris à partie par l'artillerie ennemie. Il occupe successivement sur les talons des arrière-gardes ennemies, Mandres-aux-QuatreTours et Beaumont, où il passe la nuit.

Le 26, le 1er Bataillon occupe Seicheprey.

Jusqu'au 8 octobre, la lutte sera marquée par une série de petits combats, d'attaques partielles et le 9 octobre, le régiment s'embarque à destination de Fère en Tardenois.

Il laisse en terre lorraine, outre le Général SIBILLE commandant la 64e Brigade, chef aimé et respecté entre tous :

Le Colonel BERGUIN, 9 officiers, 22 sous-officiers, 269 caporaux et soldats tués ou définitivement disparus.

Au cours de la période écoulée, le régiment a combattu sans relâche ; ses pertes en tués et blessés ont été lourdes, les fatigues et les privations énormes ; son séjour dans le Soissonais va lui donner un repos et un confort relatifs, ils ne restent pas oisifs cependant.

Arrivés le 9 et 10 octobre à Fère en Tardenois, il relève le 15 octobre après une très longue marche les unités britanniques engagées entre le Canal de l'Oise à l'Aisne et le ruisseau de Chery pour leur permettre de gagner la Belgique.

Le 15 au soir, il est relevé à son tour par le 123e R I et le 30, il s'embarque à Lemeux près de Compiègne. Il débarque le 31 en gare de Poperinghe et de Bailleul.

Il va être engagé dans la bataille de l'Yser.

WYTSCHAETE

Le 31 octobre, dès le **débarquement le 143e** s'est porté dans la région la Clytte, Dickebush : le 1 er novembre à l'aube, il reçoit l'ordre d'attaquer le village de Wytschaete qui a dû être cédé à un ennemi très supérieur en nombre par une division de cavalerie anglaise. L'objectif est atteint, le village fortifié, des tranchées ébauchées ; le régiment est en liaison à sa droite avec le 15e, à sa gauche avec le 80e. Le combat a été rude et opiniâtre.

Les Allemands ont contre-attaqué sans succès ; on s'est battu à la baïonnette, mais Wytschaete a été pris et conservé malgré nos pertes cruelles.

Le 2 novembre à 6 heures, l'ennemi devançant une nouvelle attaque de notre part prévue pour 7 heures, prononce sur le village une action d'une violence inouïe avec de gros effectifs

Sur les collets des prisonniers on relève en effet les numéros de trois régiments différents.

Le 2 novembre 1914, à Wytschaete, tombe, MPF, le soldat CRAVIE Victor.

L'effort des Allemands leur permet de pénétrer dans les premières maisons du village dont tous les occupants sont déjà tués ou blessés. Il s'infiltré peu à peu au prix de pertes sanglantes, mais ne parvient pas à s'emparer complètement du village. La lutte se continue jusqu'au 13 novembre, terrible et meurtrière.

Les Allemands, grâce à leur supériorité numérique et à la puissance de leur artillerie avancent lentement sur un terrain bouleversé, arrosé sans arrêt de balles et d'obus et jonché de cadavres. Le terrain est disputé pied à pied avec une farouche énergie ; on se bat à coup de pelle et de pioche.

Si le régiment n'a pu conserver ses positions intactes, il a du moins sauvé l'honneur par son courage et son ardeur à combattre sans arrêt, nuit et jour, dans la boue, sans vivres et souvent sans cartouches. L'avance ennemie a, d'ailleurs, été limitée, car ce dernier a réussi à grand peine, à atteindre la ferme de Hollande alors qu'il se proposait comme objectif les hauteurs du village de Groot Vierstraat. Jusqu'au 13 décembre, le régiment continue à être engagé.

Mais la lutte est moins ardente ; elle est coupée de petits repos nécessaires à l'incorporation des renforts, composés de jeunes soldats de la classe 1914.

Les anciens réparent leurs forces, et le 14 décembre, une nouvelle attaque est tentée contre la ferme de Hollande. Elle se continue les 15 et 16 décembre, permettant de réaliser une progression sensible, mais la ferme elle-même, très fortement occupée et protégée par des réseaux de fils de fer que notre artillerie ne parvient pas à détruire, ne peut être enlevée, et le régiment reçoit l'ordre de s'installer définitivement sur ses positions. L'effort du régiment en Belgique a pris fin, et après une quinzaine de jours de repos à Poperinghe, il est embarqué le 31 janvier en camions automobiles.

Du 1er novembre au 31 janvier, le 143e avait perdu **sur le champ de bataille des Flandres :**


7 officiers, 49 sous-officiers, 707 caporaux et soldats morts au Champ d'Honneur.

Le nombre des blessés, en officiers surtout, s'élevait à plus du double de ces chiffres.

Pourrait-on faire un plus bel éloge du régiment que de citer cette phrase, prononcée le 5 novembre par le Colonel SEELY, ancien ministre de la guerre britannique, témoin de l'ardeur héroïque et de la vaillance de nos hommes :

« Si je vis, je dirai à l'Angleterre, ce que j'ai vu ce soir »

LE 143^E RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE DANS LA GRANDE GUERRE

143^e Régiment d'Infanterie	
Période	1795
Pays	 France
Branche	Armée de terre
Type	régiment d'infanterie
Rôle	infanterie
Devise	<i>Qui s'y frotte</i>
Inscriptions sur l'emblème	Ribas 1813 Molins-del-Rey 1814 Extrême-Orient 1884-1885 Ypres 1914 Verdun 1916-1917 La Serre 1918
Anniversaire	Saint-Maurice
Fourragères	Aux couleurs du ruban de le croix de guerre 1914-1918
Décorations	Croix de guerre 1914-1918 deux palmes

Le **143^e régiment d'infanterie de ligne** (143^e RI) est une unité de l'armée française.

CREATION ET DIFFERENTES DENOMINATIONS

1795 : Création **143^e Demi-Brigade de Bataille**, formée à partir des unités suivantes :

1^{er} bataillon du 78^e Régiment d'Infanterie

4^e bataillon de Volontaires du Loiret

5^e bataillon de Volontaires de la Marne

1796: Dissous et amalgamé dans la 52^e Demi-Brigade d'Infanterie de Ligne

1813: Reformé en **143^e Régiment d'Infanterie de Ligne**, à partir des unités suivantes :

28^e, 29^e, 30^e et 31^e Cohortes de la Garde nationale

1814: Dissous

1908: Implanté à Castelnaudary

1914 : À la mobilisation, il met sur pied son régiment de réserve, le 343^e Régiment d'Infanterie

CHEF DE CORPS

1795: Ramond - Chef-de-Brigade

1795: Jean-Baptiste Michel Féry - Chef-de-Brigade (*)

1813: Jean-Antoine-Augustin Mouton - Colonel

Cette section est vide, insuffisamment détaillée ou incomplète. Votre aide est la bienvenue !

1939: lieutenant-Colonel Imbert

Cette section est vide, insuffisamment détaillée ou incomplète. Votre aide est la bienvenue !

Tués et blessés

Officiers tués ou blessés alors qu'ils servaient au 143^e RI durant la période 1813 - 1814 :

Officiers tués : 1

Officiers morts des suites de leurs blessures : 2

Officiers blessés : 6

(*) Officier devenu par la suite général de brigade

HISTORIQUE DES GARNISONS, COMBATS ET BATAILLES DU 143E RI

Guerres de la Révolution et de l'Empire

1795: Palluau et Grandchamp

1813: Ribas

1814: Molins-del-Rey

PREMIERE GUERRE MONDIALE

En 1914, casernement : Carcassonne et Castelnaudary, à la 64^e brigade d'infanterie, **32^e division d'infanterie**, 16^e corps d'armée.

1914

La Lorraine, bataille de Morhange... **bataille des Flandres...**

Le 2 novembre 1914 tombe, MPF, Victor CRABIE, à Wytschack, Belgique

1915

Champagne, secteur de Le Mesnil-lès-Hurlus... puis du bois du Paon, et Tahure.

1916

L'Aisne, secteur de Soissons... bataille de Verdun... Argonne...

1917

Verdun (janvier à juin), cote 304, Avocourt, Verdun (août à octobre): Le Mort-Homme. (En avril 1917, des prémices de fraternisation furent observées entre quelques soldats de toutes premières lignes qui étaient séparés de quelques mètres)¹

1918

L'Alsace, Flandres, Lorraine, L'Aisne...

LA 32^E DIVISION D'INFANTERIE DANS LA GRANDE GUERRE

La 32^e division d'infanterie est une division d'infanterie de l'armée de terre française qui a participé à la Première Guerre mondiale.

Création et différentes dénominations

- 32^e Division d'Infanterie
- 32^e Division Légère d'Infanterie

Les chefs de la 32^e division d'infanterie

- 10/08/1878 : Général **Saussier**
- 24/01/1879 - 05/03/1879 : Général **de Courcy**
- 13/05/1879 : Général **Vuillemot**
- 10/12/1880 : Général **de Bessol**
- 07/07/1882 - 18/01/1883 : Général **Thibaudin**
- 20/10/1883 : Général **Arnaudeau**
- 15/10/1884 - 04/04/1888 : Général **Bézar**
- 07/04/1888 - 31/07/1888 : Général **Lucas**
- 05/08/1888 : Général **Heintz**
- 21/10/1888 - 02/01/1891 : Général **Gand**
- 09/03/1891 : Général **Prudhomme**
- 12/04/1898 - 12/10/1900 : Général **Michaud**
- 30/12/1901 - 14/10/1904 : Général **Archinard**
- 18/10/1904 : Général **Privat**
- 09/05/1906 : Général **Camps**
- 04/08/1914 : Général **Bouchez**
- 28/02/1917 - 01/01/1924 : Général **Daydrein**

LA PREMIERE GUERRE MONDIALE

- Etat-Major de la division au 1^{er} août 1914 (*JMO 26_N_322/001*)
- Général Commandant : Général de brigade **BOUCHEZ**
- Chef d'EM : Chef de Bataillon **MICHEL**
- Capitaine de Brigade : Capitaine **MILHAU**
- Lieutenant de Brigade : Lieutenant de **CHATEAUBOURG**
- Capitaine de complément : Capitaine de Compagnie de **LATUDE**
- Interprète : Monsieur ??
- 2 sous-officiers secrétaires et vélocipédistes, groupe d'alimentation, Chevaux de selle, chevaux de trait, voitures
- Service d'Intendance divisionnaire : Chef de service : Sur-intendant **VIDAL**, 5 officiers, 27 hommes du rang, 11 chevaux.
- Service de Santé : Chef de service : Médecin principal de 2^eme Classe De **CASAUBON**, hommes du rang, chevaux.
- Escorte : ½ Peloton du 1^{er} Hussard Sous-Lieutenant **DUCROT** hommes du rang, chevaux
- Justice Militaire : 2 Sous-Officiers
- Prévôté : Capitaine : Capitaine **BARBIER** 22 Gendarmes dont 15 à cheval et 7 à pied
- Train des équipages : 2 19 chevaux, 1 voiture

Trésor : Payeur particulier : Monsieur HOULEZ, 3 Payeurs, 12 hommes du rang dont 3 sous-officiers, 7 chevaux et 3 voitures.

COMPOSITION

63e brigade d'infanterie (Narbonne)

53e RI (Perpignan) 80e RI (Narbonne)

64e brigade d'infanterie (Albi)

15e RI (Albi)

143e RI (Castelnaudary, Carcassonne)

Éléments organiques divisionnaires :

3e RAC (Carcassonne) 1 escadron du 19^e régiment de dragons (Castres) génie

Éléments non endivisionnés (ENE) :

322e RI (Rodez) 342e RI (Lodève, Mende) 9e régiment d'artillerie de campagne (Castres)

Affectation organique

16e CA d'août 1914 à novembre 1918

Opérations

1914

1915

1916

1917

21 janvier 1917 au 15 mars, Occupation d'un secteur vers la Hayette et le bois Camard, étendu en février jusqu'au bois d'Avocourt

11 avril jusqu'au 26 juin : secteur dans la région la Hayette, Avocourt

30 juillet au 20 août travaux préparatoires à l'offensive projetée sur le Mort-Homme

20 août : en 2^e ligne (deuxième bataille offensive de Verdun)

30 août au 6 octobre 1917, secteur vers Béthincourt et les abords ouest de Forges

1918

Aucune information sur les opérations de 1914

Mémoire des Hommes [☞](#)

26 N 694/1

Journée du 2 novembre 1915

2 novembre

Dans la nuit du 1^{er} au 2 décembre, réception d'un ordre d'attaque général pour la journée du 3. Cette attaque doit commencer à 7 heures du matin, mais l'ennemi nous devance et à 6 heures il prononce une attaque d'une violence inouïe sur Wytschaete (effectif au moins 2 régiment d'infanterie). Elle est surtout dirigée sur la droite du village à les Allemands parviennent à pénétrer. Après avoir anéanti sous un violent combat à la baïonnette la 3^e section de la 11^e CM qui gardait la route de ?. le colonel commandant le régiment doit demander du renfort au colonel Cdt la 6 ½ brigade – 2 Cies du 15^e sont mises à sa disposition et reçoivent l'ordre de se diriger sur l'hospice et de s'opposer à l'infiltration ennemie. A 10 heures, le colonel commandant le régiment contusionné par un obus remet le commandement du régiment au commandant Isaure et reste de sa personne à la ferme de Hollande.

La situation du régiment est sensiblement modifiée après le combat violent qui dura toute la journée. A la nuit le 3^e Bon occupe la lisière du petit bois situé au N.E. de l'hospice, le 2^e à sa hauteur au N. de la route Vusstraat-Wytschaete, le Bon reste sur ses positions. Les comptes

rendus des commandants de Bon signalent des pertes considérables en officier, s/officiers, tués ou blessés.

<http://cetimiste.com/batailles1418/course%20a%20la%20mer%20flandre.htm>

LA COURSE A LA MER - LA BATAILLE DES FLANDRES
(18 octobre – fin 1914)
LA BATAILLE DE L'YSER

Les Flandres couvrent un terrain séculairement voué aux batailles.

Elles ont vu, à Bouvines, nos minces des Communes abattre l'orgueil d'un empereur allemand déjà assoiffé de conquêtes.

Elles ont vu, à Roosebeke, le roi de France Charles VI écraser Jacques Arteveld.

Elles ont contemplé les victoires de Turenne et de Villars et frémi devant la retraite des soldats de Vendôme, battus par Marlborough.

En 1794, elles ont assisté à l'attaque irrésistible de Mac Donald sur Roulers.

Et elles ont regardé passer, éperdus et hagards, les débris de la Grande armée, en fuite après Waterloo.



Comment ces vastes plaines, sans eaux profondes, sans forêts, sans monts, n'auraient-elles pas appelé irrésistiblement les grands déchaînements de la guerre ? Il n'existe pas de champ de bataille plus propice aux actions décisives.

La campagne s'y déroule si unie et si plate que les rivières n'y peuvent trouver de pente pour accélérer leur cours, et qu'elles seraient inévitablement refoulées par la marée montante sans un système compliqué d'écluses. Au-dessus de ce sol flotte une brume perpétuelle.

Cette fin d'octobre 1914 va amener là le plus formidable duel de l'Histoire.

Le marin de Bretagne, le poilu de Paris et des provinces y fraternisent avec le goumier basané du Sahara et le Sikh de l'Inde à l'aspect hiératique sous son énorme turban kaki.

L'écossais aux jambes nues y est devenu le compagnon d'armes du Bambara soudanais aux joues tailladées.

Le marocain à l'œil d'escarboucle voisine, dans la tranchée, avec le carabinier wallon ou le mitrailleur flamand au regard placide et bleu.

Des hommes sont venus ici de tous les coins de la terre pour faire reculer la ruée formidable de cette armée germanique dont le cri de guerre est devenu maintenant : « **Nach Calais !!** »

Maîtresse de la côte, l'armée du Kaiser pourrait aisément se frayer un chemin vers Paris par la Normandie et l'Île de France.

Les Allemands ne doutent pas du succès; et Guillaume II, rentré à Luxembourg le soir de la Marne, fait annoncer son retour au milieu de ses troupes pour présider à leur triomphe.

Mais les Alliés attendent le choc avec calme et résolution.

Au Grand Quartier Général français, les généraux Belin et Berthelot ont fait preuve d'une telle maîtrise dans l'organisation des transports que, nuit et jour, les trains débarquent, à l'endroit et au moment voulus, de nouvelles troupes.

Ainsi, l'armée d'Urbal reçoit de très gros renforts.

Augmentée peu à peu de quatre nouveaux corps d'armée, elle va constituer l'armée de Belgique.

Le 18 octobre

Notre cavalerie atteint Roulers et Cortemark; et, vers le même temps, notre extrême gauche, qui se trouvait à Noyon six semaines auparavant, parvient jusqu'à Nieuport.

La coordination voulue par Joffre est en train de se réaliser.

Une solide barrière vient de s'établir à l'aide de cinq armées : Trois françaises, une anglaise et une belge.

Foch s'est juré de ne pas céder, inaugurant ainsi cette guerre de forteresse dont l'ennemi a déjà



donné l'exemple sur d'autres points, et qui va bientôt s'imposer comme une règle commune et inévitable aux deux adversaires.

Forte d'à peine 49000 fusils, l'armée belge était arrivée, le 14 octobre, à Nieuport, dans un effroyable état d'épuisement.

« *Nous sommes des morts vivants* » répétaient de malheureux fantassins qui, depuis leur sortie d'Anvers, avaient passé par les épreuves et les privations les plus cruelles.

Maîtrisant son abatement, cette petite armée s'établit au nord et à l'extrême gauche de la ligne alliée, le long de l'Yser, de Nieuport à Dixmude.

Les Anglais, une fois leur concentration achevée, se formèrent au centre et à droite, dans la région de la Lys, et occupèrent Ypres.

Les Français, eux, furent répartis un peu partout, formant les gros bataillons de résistance, étayant de tous côtés leurs alliés, prêts à se porter, à chaque instant, au secours de l'un ou de l'autre.

De leur côté, les Allemands ont massé entre la Lys et la mer quinze corps d'armée, qui vont bientôt se grossir de quatre autres, et quatre corps de cavalerie.

Leur plan tient en deux opérations: d'abord, tourner notre gauche en longeant la mer, ce qui provoquera la bataille de l'Yser ; ensuite, percer notre front en quelque endroit de la grande plaine flamande, pour essayer, aussitôt après, de déborder notre droite, ce qui déchaînera la bataille d'Ypres.

Et il s'agit de pousser l'exécution de ce plan avec vigueur et promptitude, car le Kaiser a signifié à ses soldats qu'il voulait être à Ypres le 1er novembre, pour y proclamer l'annexion de la Belgique.

La bataille de l'Yser s'engage le 16 octobre.

A cette date, le front franco-belge entre Dixmude et la mer est jalonné par les villages de Beerst, Keyem, Leke, Saint-Pierre-Capelle et Slype. Il suit à peu près la ligne du chemin de fer routier d'Ypres à Ostende.

L'ennemi prononce une première attaque, appuyée seulement par des batteries de 150 car il n'a pas eu le temps d'amener les grosses pièces qui ont détruit les forts d'Anvers.

Dès le lendemain y, l'arrivée de nos renforts d'artillerie permet d'enrayer cette offensive.

Le 19 octobre

Les Allemands la reprennent et enlèvent, ce jour-là, aux Belges les villages de Leke, Keyem et Beerst. Arrive alors un ordre de repli le long de la rive de l'Yser, car l'Etat-Major belge estime la ligne du chemin de fer routier d'Ostende à Ypres trop longue pour être efficacement défendue.

Comme conséquence de ce mouvement, la cavalerie du général de Mitry, qui occupait Thourout, est obligée de reculer sur Loo.

Notre nouvelle ligne trouve son principal défaut dans la boucle de la rivière, entre Shoorbake et Tervaete.

C'est donc par là que les Allemands veulent essayer de la rompre.

A Lombaertzyde, ils contraignent les avant-postes belges à se replier. Mais ils vont surtout frapper à coups redoublés autour de Dixmude, qui se trouve désormais en flèche et constitue un dangereux saillant.

Tête de pont sur la rive droite de l'Yser, la ville commande la route de Dunkerque, comme Ypres commande la route de Calais.

Aussi, à partir du 19 octobre, l'ennemi conduira-t-il parallèlement ses attaques contre le front belge et contre Dixmude.

En occupant ainsi nos troupes de deux côtés à la fois, il espère les empêcher de se porter mutuellement secours.

Dixmude, qui va devenir le foyer le plus ardent de cette lutte, s'élève dans l'angle formé par la rivière, large d'une quinzaine de mètres, et par le canal d'Handzaëme, mince filet d'eau coulant dans un lit très profond.

Aux alentours de la ville, au-delà, sur toute l'étendue du champ de bataille jusqu'aux dunes qui bordent le littoral, le pays n'offre qu'un grand golfe desséché, un shoore, comme on dit en Flandre, qui allonge à perte de vue ses pâtis et ses guérets sillonnés par des canaux d'irrigation, les watergands.

Quelques bouleaux et des saules s'érigent en bouquets isolés.

Surmontées de moulins hissés sur chevalets, de longues digues traversent ce pays extraordinairement plat qui doit se défendre contre les crues subites de l'Yser.

Les Belges ont dû replier le gros de leurs troupes derrière la ligne du chemin de fer de Nieupoort à Dixmude, en ne conservant, en première ligne, que l'artillerie et une brigade d'élite commandée par le colonel Meiser.

Celle-ci occupe Dixmude, où elle trouve la brigade des 6000 fusiliers marins.

Composée en majorité de Bretons, cette brigade de marins a reçu pour chef l'amiral Ronarch à qui Foch a dit :

« Il faut tenir à tout prix, mais dans quatre jours vous serez relevés ».

Et malgré les assauts les plus acharnés, le feu le plus infernal, Ronarch et ses gars héroïques tiendront pendant vingt-cinq jours.

Dès que l'armée du duc de Wurtemberg a atteint l'Yser, en traînant avec elle une formidable artillerie, Dixmude devient son principal objectif.

La bataille de l'YSER : DIXMUDE

Le 17 octobre, les maisons commencent à s'écrouler dans les flammes. La ville est évacuée par ses habitants.

Le colonel MEISER



Nos fusiliers marins, une poignée de gardes et les fantassins du colonel Meiser vont rivaliser de vaillance et de ténacité pour empêcher l'envahisseur de rompre la ligne.

A 300 mètres des Allemands, les marins s'installent dans des tranchées profondes de 1.7m et soigneusement recouvertes avec des mottes de terre glaise.

En ce terrible « mouillage » où leur amiral les a « amarrés », ils vont continuer d'observer stoïquement la rigide discipline du bord.

Si leur âme est prête au sacrifice, rien n'échappe à leur œil habitué à sonder les vastes horizons, et ils commencent à faire abattre, à l'aide des petits canons belges, les moulins



voisins dont chaque mouvement d'ailes apporte un signal à l'ennemi.

Dans les premiers jours, une visite vient encore exciter leur courage : celle d'un officier en tunique noire sans galons, très grand et très pâle : **LE ROI ALBERT 1er** par la pression émue des rudes mains qu'il serre, il comprend de suite que ce suprême coin de son royaume sera défendu avec une magnifique opiniâtreté.

Les ruines de Dixmude

Le 21 octobre, un bombardement en régie fait rage sur Dixmude.

Marmites et shrapnells transforment le ciel en une voûte de fer et de feu.

L'église et le beffroi s'embrasent, tandis que se multiplient dans les tranchées et dans la ville les hécatombes de Belges et de Français.

Puis des trombes d'infanterie allemande s'élancent à l'assaut, dans un coude à coude qui se resserre sans cesse, malgré les sanglantes trouées que creusent en elles les fusils et les mitrailleuses des marins.

Cet effort se brise contre la ligne infranchissable de nos tranchées; et c'est en vain que l'ennemi renouvelle ses tentatives.

C'est en vain qu'il reprend le bombardement sauvage. Ses batteries lourdes sont habilement dissimulées derrière le château de la Tour Blanche, dénommé par notre Etat-major « château de Woumen. »

Une feinte à l'est ne réussit pas mieux.

Prévenu à temps, Ronarch envoie des réserves qui, malgré leur faiblesse numérique, font rebrousser chemin à cette pointe d'attaque, imprudemment aventurée.

Tandis qu'à Dixmude deux seules brigades tenaient ainsi tête au nord la boucle de l'Yser courait les plus graves périls.

Les réserves belges chargées du secteur situé entre Dixmude et Nieuport commençaient à s'épuiser.

Heureusement, le 21 au soir, dans Furnes, où le roi Albert a établi son Quartier Général, retentit une fanfare française : la Sidi-Brahim.

C'est le 16e bataillon de chasseurs qui accourt, en avant garde de notre 42e division.

*Elle est commandée par un chef dont la physionomie est vite devenue populaire, ce **GROSSETTI** ventru, jovial et intrépide, qui se bat à la manière de Henri IV, en faisant des mots et en cognant comme un sourd.*

Sans perdre une heure, il réoccupe Lombaertzyde et pousse vers Ostende, pendant que Mitry à sa droite, entraîne ses cavaliers vers la forêt d'Houthulst et enlève Bixschoote.

Les Allemands n'en foncent que plus rudement sur le centre et la ligne tenue par les Belges. Ils s'emparent de Tervaete, petit village situé en aval de Dixmude, et le conservent malgré une violente contre-attaque déclenchée, dès le lendemain, par nos Alliés.

Les fusiliers marins de Ronarch ont pu secourir les Belges, car, installées à Vladsloo, Eessen et Clercken, de nombreuses pièces lourdes les couvrent de feux dans Dixmude.

La ville peut être prise à revers, maintenant que l'ennemi a forcé l'entrée de la vallée de l'Yser.

Le 24 octobre, pour prévenir une attaque de flanc, Ronarch envoie, le commandant Rabot à Oudstuyvekenskerke pour établir une ligne de défense face au nord.

Mais l'envahisseur est déjà parvenu à déloger les divisions belges de la vallée de l'Yser.

Il lance deux assauts entre Pervyse et Ramscapelle, afin de les chasser de leur seconde ligne de défense, constituée par la voie ferrée de Nieuport à Dixmude.

Avec l'aide de la division **GROSSETTI**, nos alliés maintiennent leurs positions.

Néanmoins, la situation devient de plus en plus critique.

Sous la pression des incessants renforts que reçoit l'ennemi, nos lignes, fortement ébranlées faiblissent, vacillent, menacent de se rompre.

Toujours maître de Tervaete et de la vallée de l'Yser, le Commandement allemand pousse de nouvelle masse vers Dixmude, où il espère emporter la décision de la bataille.

Après avoir franchi la rivière, les divisions bavaroises et wurtembergeoises parviennent aux abords de la ligne du chemin de fer Nieuport-Dixmude, et, menaçant ainsi notre deuxième position de défense, enlèvent Pervys et Ramscapelle

Le 24, Grossetti a reçu cet ordre de d'Urbal:

« La ligne de l'Yser doit être maintenue ou rétablie à tout prix. »

Arrêtant sa marche vers Ostende, il va lancer la brigade Bazelaire sur Pervyse.

Bien retranchés et disposant d'une redoutable artillerie, les Allemands font pleuvoir une grêle de shrapnells sur nos soldats, dont la marche est d'abord hésitante.

« Ouvrez vos parapluies ! » clame **Grossetti**.

Rassérénés par ce mot, nos soldats enlèvent leurs sacs et s'en couvrent la tête.

L'audace goguenarde de leur chef a trouvé mieux pour stimuler leur élan.

Plein de mépris pour les volées de mitraille qui balaient la route, Grossetti s'y installe, fait apporter deux chaises ; et, pendant une demi-heure, il dicte à ses ordres et reçoit les officiers envoyés aux renseignements.

Un major anglais, en particulier, est saisi d'admiration devant cette impassibilité héroïque qui passe de loin le flegme britannique.

La ville est reprise.

De son côté, le commandant Rabot, avec les fusiliers marins, a réussi à réoccuper Ramscapelle.

Pendant ce temps, à Dixmude, Ronarch continuait de tenir.

Malgré nos contre-offensives qui les repoussent sans cesse, les Allemands font preuve d'une audace extraordinaire.

Dans la nuit du 25 octobre, un de leurs détachements réussit à se faufiler, sans être vu, entre deux tranchées et à pénétrer dans la ville par la voie du chemin de fer.

L'adversaire enlève le médecin principal Duguet, un aumônier, l'abbé Le Helloco, le capitaine de frégate Jeannot, et lâchement il fusille ces prisonniers. Mais les nôtres accourent, cernent les Allemands et les abattent sans pitié.

Le moral des fusiliers ne se laisse pas entamer par la chute des 280 et des 320, qui bouleversent leurs frêles tranchées.

Pas une minute de répit pour ces infatigables que les Allemands ont vite appris à redouter et qu'ils ont surnommés, pour leur grâce juvénile, « **les demoiselles au pompon rouge** ».

Ils ne quittent l'intenable tranchée que pour pousser dans la direction de l'ennemi des pointes hardies et toujours effroyablement meurtrières.

Leur effectif fond avec une incroyable rapidité.

Le 26, ils voient leurs rangs clairsemés se grossir de nouveaux compagnons d'armes qu'on a un peu trop oubliés dans les hommages rendus aux défenseurs de Dixmude.

Ce sont les tirailleurs sénégalais du 4e bataillon du Maroc (commandant Frérejean) et du 1e bataillon d'Algérie (commandant Brochot)

Ces braves, qui viennent de livrer de terribles combats autour d'Arras, prennent tout de suite, avec leur fatalisme résigné, leur part des périls et des sacrifices.

Sans être relevés ni renforcés, ils vont soutenir jusqu'au bout les chocs furieux et le bombardement ininterrompu qui aura vite fait de les décimer.

La brigade belge Meiser ne se montre pas en reste d'héroïsme.

Partout où l'appelle sa place de combat, elle résiste à la poussée progressive de l'ennemi avec une vaillance et une abnégation admirables.

Le 12ème de ligne belge doit soutenir un violent combat près du canal d'Handzaème, dans des prairies qui, en raison d'un lointain souvenir de bataille, portent un nom prédestiné : Le Puits de sang.

En vain, la vague allemande déferle, à grand fracas de cris et de chants, jusqu'au bord des tranchées.

Les Belges, par leur fusillade bien ajustée et bien nourrie, par leurs mitrailleuses et par ces petits canons qu'ils ont baptisés **Klakke-bussen** ouvrent dans les rangs des assaillants, ivres d'alcool et de rage, de si larges trouées que ceux-ci se terrent avec effroi, puis sont contraints de se replier.

Jusqu'à la fin d'octobre, les combats vont se succéder quotidiennement avec le même acharnement, non seulement autour de Dixmude, mais jusqu'aux dunes de la mer du nord.

Sur cette mer elle-même, le canon tonne, car l'amiral anglais Hood, avec des monitors et des croiseurs, bombarde les forces allemandes qui s'aventurent trop près du littoral.

Sur l'Yser, la mêlée se fait plus dense et plus forcenée.

Les artilleries adverses sont souvent obligées de se taire, parce que les lignes de l'ennemi se confondent avec les nôtres.

De furieux corps à corps se multiplient où l'on joue de la baïonnette, du revolver et de la crosse de fusil.

Pour franchir les canaux, les fantassins allemands ont été munis de planches et ils s'élancent à l'attaque en s'en couvrant comme de boucliers. En arrivant à la rive, ils les jettent en travers des deux berges, puis courent à nos retranchements.

Mais ils n'y parviennent qu'en assez petit nombre; et, fauchés par les mitrailleuses, rejetés à la baïonnette, nombreux sont ceux qu'on verra tout à l'heure flotter inanimés sur les eaux du canal.

Les cadavres fefdgrau s'accumulent par monceaux sur les rives de l'Yser et rougissent son cours indolent. Plus d'une fois, ils forment; en travers des canaux des barrages si hauts et si compacts que l'eau, en refluant, déborde sur les rives.

Ces hécatombes, dans la boue détrempée des plaines et la souillure des marécages, laisseront à cette bataille le plus sinistre renom.

Mais l'effort germanique désespéré et sans cesse appuyé de forces nouvelles n'allait-il pas finir par triompher ? Épuisés, dénués de réserves, les Belges pourraient-ils tenir encore longtemps

Grossetti et sa 42e division allaient-ils suffire au rétablissement de la situation?

Le 26, les Belges n'avaient plus pour toute ligne de protection que la chaussée du chemin de fer de Nieupoort à Dixmude.

Foch pourra dire plus tard : « *Ce talus de 1,20m nous a tous sauvés.* »

Notre Haut Commandement, jugeant l'heure particulièrement critique, appela à son aide un allié suprême : **L'inondation**. *N'avait-elle pas jadis sauvé la Hollande (de la marche victorieuse de Louis XIV)?*

Il paraît à peu près établi que celui qui eut le premier cette idée fut M. Charles Louis Kogge, « **garde wateringue du nord de Furnes** ».

Chargé du contrôle des grandes écluses de Nieupoort qui distribuent les eaux dans les canaux de toute la région, il savait à quelles conditions il était possible de submerger lit et plaine.

Il présenta à l'Etat-Major belge un rapport où il montrait qu'en se servant de la chaussée du chemin de fer Nieupoort-Dixmude comme d'une digue et en perçant les rives de l'Yser, on pourrait aisément « tendre les inondations »

Mis de suite au courant du projet, Foch commença par hésiter.

Le talus de 1.20m qui abritait les restes de l'armée belge résisterait-il à la poussée de l'eau?

L'inquiétude qu'il éprouvait d'une situation de plus en plus grave le décida promptement, et le plan soumis par la garde wateringue fut adopté.

Bientôt l'eau commença à se répandre dans la plaine, non à la façon d'un mascaret, mais lentement, insensiblement !

Les Allemands s'étaient étonnés de voir le feu de nos batteries lourdes concentré sur les digues du canal de l'Yser.

Bientôt ils surgissaient, effarés, de leurs tranchées inondées, comprenant que les écluses étaient ouvertes.

Ils ne perdirent cependant pas courage et nous attaquèrent avec une hâte impétueuse, dans l'espoir d'arriver au talus et de l'enlever avant que le flot, toujours montant, leur en barrât le chemin

Le 29 octobre, leur assaut fut repoussé.

Le 30, les Belges qui défendaient Ramscapelle furent assaillis par des hordes hurlantes et frénétiques, serrant leurs rangs dans l'eau qui leur montait à mi-corps, souillées de fange, sordides et hideuses.

Forçant à un recul précipité les Belges exténués et par trop réduits en nombre, ces hordes atteignirent la chaussée du chemin de fer.

Le front était percé ; l'inondation semblait déjouée.

Mais des renforts nous étaient arrivés l'avant-veille : **le 32e corps d'armée, du général HUMBERT**.

Tandis que d'Urbal le jetait vers le sud, l'inlassable 42e division accourait vers Ramscapelle et **GROSSETTI** allait encore une fois sauver la situation.

Toutes nos batteries tonnent et empêchent l'ennemi de déboucher.

Fantassins, zouaves, tirailleurs, chasseurs à pied, soutenus par trois bataillons belges, sont lancés sur Ramscapelle.

Nous essayons un échec; mais notre artillerie redouble de violence. Zouaves et tirailleurs, grossis par un bataillon du 131ème, s'élancent de nouveau et, à la chute du jour, Ramscapelle est enlevé, les Allemands sont rejetés dans les eaux à la baïonnette.

Une multitude de cadavres feldgrau flotte sur la lagune, tandis qu'Humbert contre-attaque violemment au sud-est de Dixmude.

Trois jours plus tard, la 42e division entrait en liaison avec les fusiliers marins de Ronarch et attaquait, de concert avec eux, le château de la Tour Blanche (ou de Woumen) Mais avec ses caves bétonnées, ses chevaux de frise, ses fourrés barbelés, tout son ensemble formidable de défenses, le château se trouve à l'abri des bombardements par 75 et 90 et, la mort dans l'âme, nous devons abandonner la partie. L'inondation, heureusement, allait se charger de réparer cet échec.

A notre gauche, l'ennemi était déjà contraint d'abandonner la rive gauche de l'Yser, en aval de Dixmude. Nos reconnaissances réoccupaient tous les passages. L'ennemi en retraite abandonnait des prisonniers, des blessés et des batteries enlisées. La grande nappe liquide s'étalait sur une longueur de trente kilomètres et une largeur de cinq, entre Dixmude et Nieuport. Pendant ce temps, Dixmude achevait de mourir. Ses carrefours étaient transformés en charniers.

Pendant huit jours, le bombardement redoubla, s'acharnant particulièrement sur le cimetière. Les mêmes assauts furieux continuaient à se succéder contre nos tranchées, presque toujours reprises aussitôt que perdues. Mais les Allemands, recevant des renforts, se décident à sacrifier dix mille hommes pour prendre Dixmude et passer l'Yser.

Sous cette formidable poussée, nos premières lignes finissent par craquer du côté de la route d'Essen. Nos sections décimées se replient en bon ordre vers la ville et s'y barricadent. Mais le sort de Dixmude est déjà décidé.

On est au **10 novembre**. L'ennemi surgit maintenant de tous les côtés, à droite, à gauche, devant, derrière, traquant dans leurs réduits suprêmes marins, Sénégalais et Belges. Une effroyable mêlée, un enchevêtrement inextricable d'hommes qui luttent en désespérés, ensanglante les derniers quartiers restés entre nos mains. On se bat à la baïonnette, à coups de crosses, à coups de pierres, à coups de poing.



Les Allemands ont réussi à faire des prisonniers, qu'ils réunissent au bord de l'Yser. Parmi eux se trouve le lieutenant de vaisseau Sérieyx, grièvement blessé à l'épaule. Lâchement, les Allemands poussent ces prisonniers vers la rivière, en direction de nos tranchées, et s'abritent derrière leurs corps. Ils ordonnent au lieutenant de vaisseau de sommer les défenseurs de se rendre. *« Y pensez-vous? répond froidement Sérieyx. Ils sont dix mille vous n'êtes qu'une poignée. Comment voulez-vous qu'ils se rendent ? »* Mensonge héroïque, car il peut attirer en quelques secondes la mort sur son auteur. Mais, brusquement, la fusillade éclate sur la droite de l'ennemi. Sérieyx fait signe à ses hommes; et, leur donnant l'exemple, il se jette dans l'Yser, nage vigoureusement de son bras valide et réussit avec quelques marins à gagner l'autre rive.

C'est l'heure suprême où, après vingt-cinq jours d'endurance surhumaine, la défense en est réduite à ses derniers soubresauts, et où il va falloir abandonner ce monceau de ruines et de cendres qu'est devenue la calme et silencieuse petite ville flamande.

Tandis que sonne le clairon de la retraite, les plus entêtés à combattre brûlent leurs dernières cartouches derrière les débris fumants des barricades, puis refluent sur l'Yser dont l'amiral s'apprête à faire sauter les ponts.

L'ennemi n'a pu passer la rivière et il ne passera pas.

Les deux tiers des pompons rouges sont tombés pour lui barrer la route.

Par suite de l'inondation, Dixmude martyre ne pouvait plus remplir son rôle de tête de pont. Derrière elle s'étendait une nappe d'eau d'une lieue de large, infranchissable à l'armée la mieux outillée. Dunkerque n'avait plus rien à redouter.

Les armées du kronprinz Ruprecht de Bavière et du duc Albrecht de Wurtemberg avaient vainement laissé plus de cent mille hommes dans l'herbe des prairies, le limon des marais ou les eaux ensanglantées.

Pour tout espoir, il ne restait plus à l'ennemi qu'à fondre, au sud, sur Ypres, en prenant pour seul objectif : CALAIS.

Ce sera la bataille d'YPRES

LA BATAILLE D'YPRES

Sans se laisser décourager par leur échec sur l'Yser, les Allemands allaient essayer de frapper un coup décisif. N'ayant pu tourner sur la côte notre flanc désormais inaccessible, ils voudront tenter de percer notre front sous le choc de forces considérables et sans cesse accrues.

Le 18 octobre, notre cavalerie avait atteint Roulers et Cortemark. En même temps, le général Bidou, commandant les 87e et 89e divisions territoriales, organisait à Ypres un contre défensif pour donner la main à l'armée belge.

Ypres, la vieille cité marchande du moyen-âge, allait devenir l'axe d'une lutte dont elle sera la fière victime.

Sa situation topographique va rendre difficile et longue sa retraite, car elle forme un saillant des plus mal couverts, dont la pointe s'accuse au village Subürb.



Le Commandement ennemi a massé dans la région quinze corps d'armée sous les ordres du kronprinz

de Bavière, du duc de Wurtemberg, du général von Fabeck et du général von Deimling.

Deux de ces corps sont composés, pour la plus grande part, de jeunes volontaires universitaires qui marchent enivrés par la certitude de la victoire.

Au début de la bataille, les alliés sont loin de pouvoir disposer de troupes aussi nombreuses. Cent mille hommes seulement vont se heurter à cinq cent mille.

Plus tard, au cours de cette mêlée de trois semaines, désespérée et furieuse, même avec les renforts qui arriveront à Foch, l'égalité numérique ne pourra jamais être atteinte.

Heureusement, tant que la lutte se disputera, la plus étroite fraternité d'armes ne cessera d'unir les Français de l'armée **d'URBAL** aux Anglais du maréchal **FRENCH** et des généraux **DOUGLAS HAIG, RAWLINSON et ALLENBY**.

Ce sont les Anglais qui vont supporter le premier choc.

Ils sont soutenus par les éléments français dont on a pu disposer, notamment par le 2e corps de cavalerie de **MITRY**.

Le 19 octobre

French espérait encore prendre l'offensive sur Bruges et Gand. Son 1e corps d'armée (Douglas Haig) se met en marche dans cette direction; mais, dès le 21, il est arrêté à Saint-Julien, tandis qu'à sa droite, le 3e corps britannique subit un assez grave échec à Comines, sur la Lys.

La poussée ennemie fait reculer en même temps les territoriaux de Bidou et les cavaliers de Mitry. Haig juge alors prudent de différer son offensive; Et, durant deux jours, il ne peut résister que difficilement à de fougueuses attaques, tandis que, se reliant à Dixmude, Mitry forme barrière au nord.

Mais Foch, ainsi que French, croit à l'opportunité d'une offensive dans le Nord, car il a appris que les Allemands avançaient avec lenteur et qu'ils étaient sur le point de manquer de munitions.

De plus, en cas de repli, la retraite dans la région d'Ypres serait si difficile qu'il n'était que prudent de porter la bataille plus en avant.

Tandis que notre 9e corps (général Dubois) progresse sur Passchendaele, Mitry reprend Bixschoote (37^e RI).

Mais l'ennemi riposte si vigoureusement que c'est tout juste si, le 24, nous avançons d'un kilomètre. Trois jours après, les rangs ennemis se grossissent d'une partie des forces chassées par l'inondation.

Le 27 octobre

Mitry avance légèrement au nord de Langemark, mais la division Rawlinson, assaillie par des masses énormes d'infanterie, est obligée de rendre le terrain conquis.

La progression des alliés se trouve décidément arrêtée; et même les troupes britanniques fléchissent gravement. La concentration germanique est opérée. Ypres devra supporter les



plus âpres assauts.

Guillaume II a fait savoir à ses soldats qu'il assisterait à la bataille, et qu'il entendait faire à Ypres une entrée triomphale, en attendant d'atteindre Calais.

Aussi le kronprinz de Bavière a-t-il écrit, de Douai, dans une lettre lue à ses troupes, que « *le coup décisif allait être frappé* »

Le général von Deimling annonce, par une proclamation, que la victoire sera aisée à remporter, car on ne combat que « *des Anglais, des Hindous, des Canadiens, des Marocains et autres racailles de cette sorte.* »

Le 29 octobre

Huit corps d'armée se jettent impétueusement à l'assaut.

Ypres, que nos troupes sont obligées de traverser, devient le but d'un infernal bombardement. Une division du 32e corps, qui vient d'arriver en automobile, fait belle contenance et même parvient, ainsi que le 32e corps, à avancer.

Mais, le lendemain, après une alternative de succès et de revers, le 1e corps anglais est obligé de céder devant des forces très supérieures et de laisser aux Allemands le village de Klein Zillebeke.

Une perte plus grave encore, celle d'Hollebeke, livre à l'ennemi une des voies d'accès d'Ypres et va lui permettre d'approcher de très près la ville. Prévenu à temps, Dubois envoie trois bataillons de zouaves reprendre le village. Ils y réussissent par une véhémence contre-attaque.

Le 31 octobre, renforcés de divisions françaises envoyées par Foch, les Anglais reprennent hardiment l'offensive.

Mais un nouvel assaut des Allemands emporte Holsbeek, Zandvoorte et Gheluvelt, ainsi que Messines.

Dans ces conditions, notre front est percé et il semble, hélas que rien ne peut plus empêcher l'ennemi de faire sur Ypres la trouée qu'il espère si ardemment.

Déjà, entre **Wytschaete** et Saint Éloi, une colonne bavaroise fonce droit sur Ypres; et, en arrière de Saint Éloi, on n'est pas encore arrivé à rétablir la ligne britannique crevée. En outre, nos contingents qui occupent l'extrême front vont être coupés de leur ligne de retraite.

Mais un chef plein de décision, le **général Moussy**, se trouve là.

Il a été détaché en mission auprès du général Haig.

Comprenant le péril et qu'il faut à, tout prix repousser l'audacieuse colonne bavaroise avant qu'elle n'ait eu le temps de se retrancher, il envoie son escorte à la recherche de renforts. Ses cavaliers lui rendent compte que les unités voisines sont toutes engagées; le général Moussy renvoie son escorte vers l'arrière, avec ordre de ramener tous les hommes valides qui seront rencontrés.

Bientôt sont ramenés deux cent cinquante hommes portant les uniformes de toutes armes, des « spécialistes », des ouvriers et employés militaires de toutes catégories : Cuisiniers, tailleurs, cordonniers, secrétaires d'Etat-major, ordonnances, puisatiers, appartenant pour la plupart au service auxiliaire :

« Mes enfants, leur dit le général, la situation est critique. Nous allons nous dévouer pour la sauver »

Les cuirassiers de l'escorte prêtent leur sabre ou leur lance à quelques-uns de ces singuliers combattants, presque tous désarmés, puis mettent pied à terre.

A leur tête, Moussy s'élance.

La petite troupe se défile derrière les ondulations du terrain, avance par bonds, se rapproche peu à peu des Bavarois.

Puis, tout à coup, ceux-ci entendent une grande clameur et voient se ruer sur eux une bande gesticulante et frénétique dont ils n'ont pas le temps de reconnaître l'allure ou le nombre.

Et, alors une lutte disproportionnée s'engage entre les ennemis aguerris, bien équipés, bien armés, et ces fantassins d'occasion qui brandissent des armes hétéroclites.

L'élan est si impétueux, le choc si violent qu'une sorte de panique irraisonnée s'empare de ceux qui tout à l'heure menaçaient la ville et qui maintenant, faisant demi-tour, s'enfuient à toutes jambes vers leurs lignes.



Cette charge héroïque devait rester célèbre à l'armée de Belgique, et, **le soir du 31, on disait dans les tranchées que le général Moussy avait sauvé Ypres.**

Sur presque toute l'étendue du champ de bataille, les événements continuaient à donner les plus sérieuses inquiétudes.

Un effroyable bombardement faisait rage et venait de tuer l'un des divisionnaires de Haig et de blesser l'autre.

Dans l'angoisse qui commençait à l'envahir, le maréchal French songeait à l'abandon de la cité. Il se rendit à Vlamertinghe, au Quartier Général de d'Urbal, pour lui soumettre la décision à laquelle il se croyait réduit, et prendre ses avis.

Heureusement, il trouva Foch dont l'optimisme le réconforta.

Il expédia de nouveaux ordres (les ordres de Foch) à l'armée britannique. En dépit du péril et du sort contraire, o allait tenir.

Vaillamment, les Anglais contre attaquèrent dans l'après-midi.

Le 2e régiment du Worcestershire, en particulier, livra un magnifique assaut et reprit Gheluvelt. A ses côtés, notre 32e d'infanterie sut se montrer digne de sa vieille réputation.

Le 4e zouaves fit aussi merveille.

Haig écrivit, le soir de la bataille:

« Les troupes anglaises et françaises combattirent côte à côte sous le commandement de l'officier le plus élevé en grade, en union si complète qu'elles ne tardèrent pas à se trouver complètement mélangées. »

C'était porter la fraternité d'armes à son maximum.

Bientôt, Messines était repris à la force des baïonnettes et notre ligne devant Ypres se retrouvait intacte.

Dans la nuit de ce même 31, une attaque était entreprise par les troupes françaises contre le château d'Hollebeke. Elle avait été confiée aux 9e et 16e brigades de dragons qui mirent pied à terre.

Mais les Allemands ne se laissent pas surprendre. Ils ont disposé autour du château des embuscades qui reçoivent notre avant garde par une vive fusillade.

Dissimulés en d'étroits fossés, où ils ne trouvent qu'un faible abri, les dragons tiennent, dans les plus dures conditions, jusqu'aux dernières heures de la matinée.

De terribles feux d'artillerie et de violentes contre-attaques d'infanterie rendirent impossible l'assaut du château.

La 16e brigade ayant été attaquée par des forces prussiennes supérieures en nombre, les hommes se défendirent à coups de crosse de mousqueton quand les munitions furent épuisées.

Le 1er novembre, les Anglais perdirent encore **Wyttschaete**, Messines et la crête couvrant Ypres.

Mais notre 91e corps reprit **Wyttschaete**.

C'est à Wyttschaete que tombe le 2 novembre 1914, tué à l'ennemi, Victor CRABIE, du 205° RI

Ensuite les corps **Humbert, Dubois, de Mitry et Conneau** déclenchèrent simultanément une contre-offensive au nord et au sud d'Ypres, continrent la poussée de l'ennemi et le firent même légèrement reculer. Guillaume II, découragé, regagna Luxembourg.

Jusqu'au 6, une sorte d'accalmie persista.

Puis ce fut un déchaînement effroyable d'artillerie.

L'élite allemande allait tenter la ruée suprême, car la Garde prussienne, commandée par le général von Plattenberg, entraînait en ligne.

Huit jours durant, un véritable raz de marée essaya de submerger nos positions.

Trois divisions françaises étaient arrivées à temps pour renforcer les troupes alliées sur les points faibles.

A l'est d'Ypres, les corps Dubois, Balfourier et Haig soutinrent victorieusement le choc.

Le 9^e corps, aidé par les divisions territoriales de Bidou et la cavalerie de Mitry, résista vaillamment aux efforts de trois corps allemands qui avaient été lancés, quelques jours auparavant, sur l'Yser, et déjoua ainsi leur intention de nous tourner par le nord.

C'est au cours de ces luttes sans merci que se place un sublime épisode, qui restera dans les mémoires françaises comme un pendant de la mort héroïque de d'Assas.

A Drie Grachten, une colonne allemande se porte à l'attaque d'un pont défendu par le 1^{er} zouaves.

Elle pousse lâchement devant elle des zouaves faits prisonniers.

Un instant interdits devant ce spectacle, nos soldats suspendent leur tir.

Mais un cri part soudain du groupe des prisonniers, voués à la mort: « **Tirez donc, nom de Dieu, ce sont les Boches!** »

Les défenseurs du pont répondent par une décharge qui couche à terre, avec les Allemands, les zouaves héroïques à jamais inconnus

La journée du 11 fut marquée par plus d'acharnement encore.

Parvenues jusqu'à notre première ligne et sous la protection d'un effrayant barrage d'artillerie de 105 et 150 les divisions allemandes, décimées par nos contre-attaques, durent reculer avec des pertes énormes.

Le 13 et le 14, elles essayèrent encore d'ébranler nos lignes.

Tentative aussi infructueuse que les précédentes.

Enfin, en présence du caractère inexpugnable qu'avaient acquis nos positions, les attaques de l'ennemi se ralentirent, puis cessèrent. Alors, pour se venger de cette résistance, les Allemands

s'acharnèrent à la destruction d'Ypres et de ses merveilles architecturales.

La cathédrale et la Halle aux Drapiers s'écroulèrent sous le tir des canons lourds.

La vieille cité ne fut bientôt plus qu'un monceau de ruines fumantes.

La seule bataille d'Ypres coûtait à l'ennemi plus de cent cinquante mille hommes.

Mais ce qui restait de la Belgique était sauvé. Dunkerque et Calais voyaient s'évanouir la menace qui pesait sur eux.

L'invasion se trouvait solidement endiguée dans



une France délivrée.

La victoire des Flandres continuait la victoire de la Marne

wikipedia [↗](#)

PREMIERE BATAILLE D'YPRES

Bataille d'Ypres

Carte de la bataille

The map shows the First Battle of Ypres, with various locations and dates marked. Key locations include Ypres, Ghent, Bruges, and Brussels. Dates marked include 22 Sept, 24 Sept, 27-28 Sept, 30 Sept - 5 Oct, 6 Oct, 8 Oct, 9 Oct, and 1 Oct. A box on the map reads 'The First Battle of Ypres. Attacks by both sides 12 Oct - 12 Nov.' A large green 'Luzech' watermark is visible on the right side of the map.

Informations générales

Date	du 29 octobre
Lieu	au 24 novembre 1914
Issue	Flandres
	Victoire décisive alliée

Belligérants













France	Empire allemand
Royaume-Uni	
Belgique	

Commandants

Joseph Joffre	Erich von Falkenhayn
Ferdinand Foch	Albert de Wurtemberg
John French	
Albert I ^{er} de	

Luzech

Luzech

Belgique	 Rupprecht de Bavière  Gustav Hermann  Karl Max von Fabeck  Alexander von Linsingen
Forces en présence	
 3 989 103 hommes  163 900 hommes  247 000 hommes	 5 400 000 hommes
Pertes	
 50 000 à 85 000 tués, blessés ou disparus  52 395 tués, blessés ou disparus  21 562 tués, blessés ou disparus	 134 315 tués, blessés ou disparus

La **première bataille d'Ypres**, aussi connue sous le nom de **bataille des Flandres**, fut la dernière bataille majeure de la première année de la Première Guerre mondiale qui eut lieu à Ypres en Belgique (1914).

Elle marque, avec la bataille de l'Yser, la fin de ce que l'on nomma la course à la mer.

29 octobre - 24 novembre 1914

Le général Erich von Lindemann, chef d'état-major général, a progressivement renforcé les IV^e et VI^e armées allemandes autour de la ville d'Ypres, tenue par les britanniques, afin de pouvoir gagner les ports de Calais et Boulogne.

Sur place, les Allemands jouissent d'une supériorité numérique de 6 contre 1 et disposent de plus d'artillerie moyenne et lourde que les alliés.

Mais les Belges et les franco-anglais installent des tranchées. Celles-ci sont, en de nombreux endroits, remplacées par des remblais constitués de sacs de terre, car il n'est pas possible, partout de creuser la terre, étant donné que l'état-major belge est parvenu à faire ouvrir les vannes des digues qui protègent de la mer cette région de polders.

Aussi, l'eau monte-t-elle le théâtre des opérations, plus bas presque partout, que le niveau de la mer. De plus, les Belges complètent leur système défensif en se servant du remblai d'une ligne de chemin de fer surplombant la plaine.

Les Allemands, obligés d'attaquer des troupes retranchées, sont handicapés par l'inondation qui, en plusieurs points, recouvre le sol de plus d'un mètre, ce qui va jouer un rôle important dans la suite des opérations.

Cependant, malgré l'arrivée de réserves françaises et britanniques, les unités allemandes sont sur le point de percer la ligne au sud-est d'Ypres le 31 octobre.

Mais la résistance acharnée des Français, des Britanniques et des Belges permet d'arrêter leur progression.

Au début de novembre, les Allemands renouvellent leur tentative de percée du front.

Ils progressent et, le 11 novembre, ils s'emparent de Dixmude, au nord d'Ypres. Cependant, le même jour, les Britanniques, qui subissent le plus fort de l'attaque, parviennent à stopper les Allemands. Et, le 12 novembre, les premières neiges laissent présager la fin des mouvements

de l'ennemi dont les assauts s'enlisent dans les eaux boueuses face aux alliés accrochés à leurs positions.

La première bataille d'Ypres est un succès pour les Alliés, mais son coût est terrible. Les deux camps s'affairent maintenant à consolider leurs positions en aménageant un système de tranchées qui courent bientôt de la mer du Nord à la frontière suisse.

14 décembre 1914

Malgré la dégradation du temps et le renforcement des défenses allemandes, les Français et les Britanniques lancent une offensive générale depuis la mer du Nord jusqu'à Verdun. Ils pensent, à juste titre, qu'ils sont en supériorité numérique par rapport aux Allemands qui ont dépêché beaucoup de soldats vers le front Est où la résistance russe s'est révélée plus forte que prévu.

Mais la bravoure des soldats allemands et l'efficacité de leurs défenses retranchées contraignent les franco-anglais à arrêter leur effort le 14 décembre.

Ce n'est qu'en Champagne que les soldats français ont avancé, mais au prix de fortes pertes humaines pour des gains de terrains peu importants. Pourtant, le général Joffre s'obstine à relancer ses troupes et les combats se poursuivent tout l'hiver.

Cette première bataille de Champagne continue en 1915, mais ailleurs les combats cessent, et les deux camps comprennent qu'une victoire rapide est inconcevable.

La Première Guerre mondiale ne dure que depuis six mois et l'étendue des pertes humaines est sans précédent dans l'Histoire.

Rien que sur le front occidental, les Français, les Belges et les Britanniques ont perdu plus d'un million d'hommes, dont une grande majorité de Français.

Les Allemands comptent environ 675 000 soldats tués, blessés ou disparus au combat.

Sur le front Est, les pertes humaines des deux camps sont encore plus lourdes.

Quelque 275 000 Allemands y ont été tués, blessés ou fait prisonniers.

Le chiffre atteint un million pour les Austro-Hongrois et 1,8 million pour les Russes. Dans les Balkans, les Austro-Hongrois comptent 225 000 soldats tués, blessés, ou faits prisonniers, tandis que les pertes humaines s'élèvent à 170 000 hommes pour la Serbie.

La trêve de Noël

À Noël, les soldats du front occidental étaient épuisés et choqués par l'étendue des pertes qu'ils avaient subies depuis le mois d'août.

L'ambiance était morose dans les tranchées et les cantonnements de l'arrière.

Mais, au petit matin du 25 décembre, les Britanniques qui tenaient les tranchées autour de la ville belge d'Ypres entendirent des chants de Noël provenant des positions ennemies, puis découvrirent que des sapins de Noël étaient placés le long des tranchées allemandes.

Lentement, des groupes de soldats allemands sortirent de leurs tranchées et avancèrent jusqu'au milieu du no man's land, où ils appelèrent les Britanniques à venir les rejoindre.

Les deux camps se rencontrèrent au milieu d'un paysage dévasté par les obus, échangèrent des cadeaux, discutèrent et jouèrent au football.

Ce genre de trêve fut courant là où les troupes britanniques et allemandes se faisaient face, et la fraternisation se poursuivit encore par endroits pendant une semaine jusqu'à ce que les autorités militaires y missent un frein.

Il n'y eut cependant pas de trêve dans le secteur où les Français et les Allemands s'affrontaient.



Les Greniers